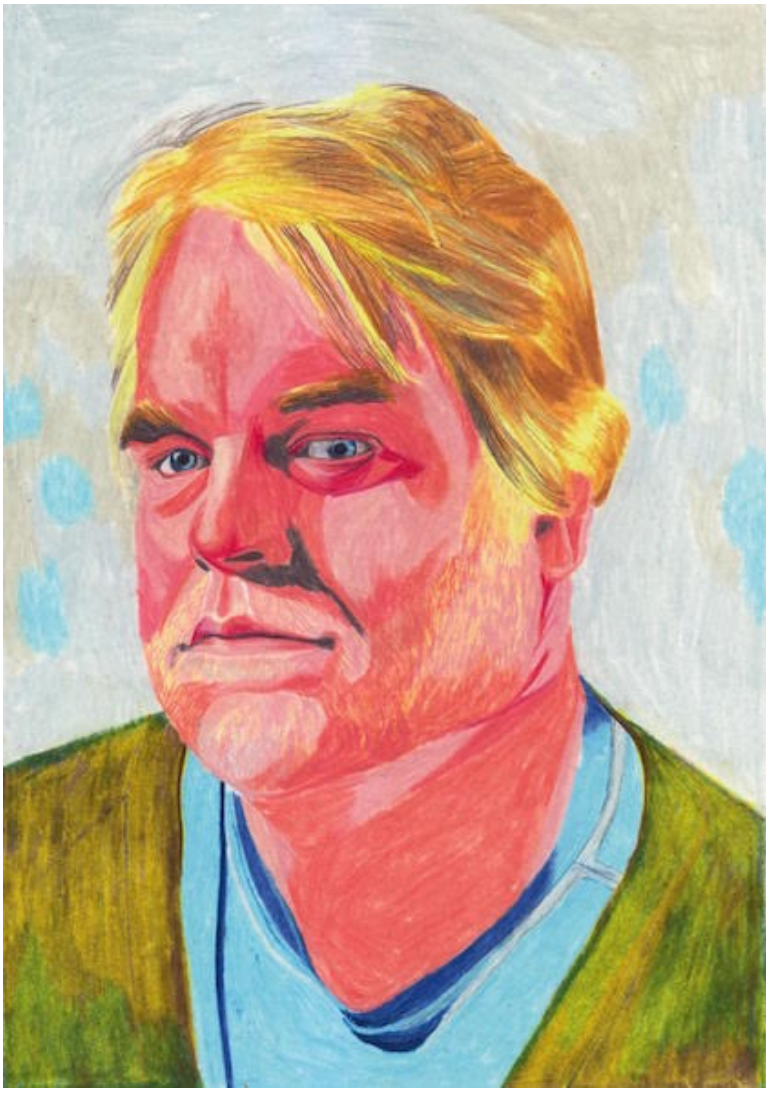

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE

UN SPECTACLE DE TRANSQUINQUENNAL ÉCRIT PAR RAFAEL SPREGELBURD

PREMIÈRE AU THÉÂTRE VARIA À
BRUXELLES EN MAI 2017
DANS LE CADRE DU
KUNSTENFESTIVALDESARTS

Bernard Breuse, Miguel Decleire et Stéphane Olivier du collectif belge Transquinquennal ont demandé à l'auteur argentin Rafael Spregelburd de leur écrire un texte original. Rejoints par deux actrices, ils fabriquent une fiction post-dramatique où les rôles ne cessent de se renverser. Nous transportant dans une étrange construction d'histoires parallèles et contradictoires, la pièce explore les méandres de la célébrité, de l'idolâtrie de classe, de la fiction du soi, de la non-coïncidence entre la personne et son image, de l'escroquerie de la personnalité et de l'identité.
Une comédie schizophrénique.

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE : texte que le dramaturge argentin Rafael Spregelburd a écrit pour une autre compagnie que la sienne, le collectif belge Transquinquennal.

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE : trait d'union transatlantique entre deux pratiques décoiffantes de la fiction théâtrale : foisonnements contradictoires et mises en abîme chez Rafael Spregelburd, jeu avec les codes de la représentation chez Transquinquennal. Point commun: un traitement ludique et ironique de problématiques désespérantes.

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE : spectacle auquel l'acteur américain oscarisé prêtera son nom, mais qui ne racontera ni sa vie, ni sa mort.

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE : Une pièce qui explore les méandres de la célébrité, de l'idolâtrie de classe, de la fiction de soi, de la non-coïncidence entre la personne et son image, de l'escroquerie de la personnalité et de l'identité.

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE : pièce pour 5 comédiens, 2 femmes et 3 hommes, ces derniers constituant le noyau artistique de Transquinquennal

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE : spectacle qui aura sa première au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles en 2017, au Théâtre Varia à Bruxelles.

Transquinquennal et Rafael Spregelburd

Tout commence quand, un jour de 2009, Serge Rangoni du Théâtre de Liège nous conseille de lire un écrivain argentin étonnant, au nom improbable : Rafael Spregelburd. Il n'a jamais été monté en Belgique, et seulement quelques fois en France, par Marcial di Fonzo Bo.

Miguel Decleire, l'hispanophile de Transquinquennal, fait des recherches, et commande toutes les pièces qu'il trouve sur internet. Il attrape des coups de soleil sur la plage parce que, captivé par la lecture, il en a oublié de se dorer l'autre face.

Transquinquennal décide de monter une pièce parmi la quarantaine que le répertoire spregelburdien compte déjà. Le choix se porte sur **La Estupidez** (la Connerie), un texte haut en couleur, qui a toutes les qualités pour introduire l'œuvre de Spregelburd auprès du public belge.

Par ailleurs, il se fait que Rafael passe à Avignon cette année-là, alors que Transquinquennal et Tristero y présentent Coalition au Théâtre des Doms. Rafael vient voir le spectacle et est hilare du début à la fin.

En 2010, Bernard, Stéphane et Miguel décident d'entrer dans la matière concrètement lors d'un stage organisé par La Réplique à Marseille. Ils choisissent **La Panique**. Le travail s'avère enthousiasmant, et confirme toutes les potentialités que Transquinquennal subodorait.

Lors de la première de **La Estupidez** au Théâtre des Tanneurs à Bruxelles en 2012, Rafael est là, il donne un stage à Liège, dans le cadre de l'École des Maitres. Il constate que le public est au rendez-vous, malgré les presque trois heures sans entracte (une folie, selon lui).

La production de **La Estupidez** poursuit sa vie, et de reprise en reprise confirme son succès.

Fin 2014, Transquinquennal a passé une commande à Rafael Spregelburd, pour une pièce intitulée Philip Seymour Hoffman. L'auteur s'est dit "muy entusiasmado" par le sujet, et a ajouté « par exemple » au titre. Il a donné son feu vert pour un dialogue en temps réel entre la Belgique et l'Argentine. Pendant deux ans, l'auteur et l'équipe de Transquinquennal se sont échangés des idées, par mail ou autour d'une table. Ce processus de travail a abouti à la création d'une nouvelle pièce, « Philip Seymour Hoffman, par exemple », et qui sera créé au Théâtre Varia à Bruxelles en mai 2017.

À propos du spectacle

Nous avons travaillé (et nous travaillons encore) à affiner notre perception commune de la pièce, celle de toute l'équipe, et nous essayons d'en élaborer la meilleure traduction vers le public avec ce souci : comment ne pas réduire le sens de ce qu'elle raconte ? La question subsidiaire étant bien sûr : mais qu'est-ce qu'elle raconte ?

« Philip Seymour Hoffman par exemple » peut s'aborder selon toute une série d'angles différents, paradoxaux et parfois, contradictoires.

La pièce ressemble un peu à cette blague juive où deux personnes vont trouver un rabbin pour résoudre un problème qui les oppose.
Le rabbin écoute attentivement le premier plaignant et lui dit, après réflexion : « vous avez raison ».
Puis il écoute aussi attentivement le deuxième et lui dit, après réflexion : « vous avez raison ».
Mais un troisième protagoniste qui a assisté à la conversation s'écrie alors : « Mais enfin, l'un et l'autre ne peuvent pas avoir raison ! »
Ce à quoi le rabbin répond, après réflexion : « Vous avez raison ».

On aura raison quand on dira que la pièce est une comédie. Et que le rythme et la langue du texte sont parfois dans ce registre-là. Mais on aura raison d'y voir aussi, en partie, du théâtre de type « réalisme anglo-saxon à la Arthur Miller» qui laisse finalement un goût amer dans la bouche, quand la mort d'un petit garçon rappelle à tous le principe de réalité dans son implacable cruauté.

On aura raison d'y voir une dramaturgie contemporaine et ludique qui mélange à qui mieux-mieux les trois unités classiques du récit (temps, lieu, action) et la mise en abîme pour raconter l'histoire de trois acteurs - un Belge, un Américain et un Japonais - confrontés pour l'un, à un quiproquo inquiétant, pour l'autre à une escroquerie possiblement libératrice et pour le troisième à sa propre névrose cauchemardesque. Et on aura aussi raison de n'y voir qu'une seule et même histoire, où différentes représentations du monde façonnent la même réalité.

On aura raison de voir dans ce texte une machine à jouer où cinq acteurs incarneront (au minimum) 45 personnages, avec pour le spectateur, nous l'espérons, le plaisir réel de les voir faire.

Et on aura raison de ne voir derrière tous ces personnages que les cinq mêmes acteurs, encore et toujours, en train de se démener pour arriver à être autre chose qu'eux-mêmes, comme les acteurs de la pièce. Sans négliger le fait que pour des raisons inhérentes à la structure des scènes, ces acteurs auront intérêt à se dépêcher d'enfiler leur costume, qu'ils n'y arriveront sans doute pas vraiment, et qu'on verra toujours l'acteur poindre sous le personnage. Et vice versa.

On aura raison aussi en disant que la pièce parle de l'identité, du « je est un autre » ? De notre position floue à l'intersection de plusieurs déterminismes individuels et collectifs, de plusieurs « identités » et qu'il sera bien malin celui qui arrivera à dire une fois pour toute de lui-même : voilà qui je suis. Sans parler du fait que la pièce traite ce sujet de façon fractale, c'est-à-dire qu'elle reproduit tout au long des scènes et à différentes échelles des motifs identiques qui se répètent à l'envie. Des boîtes dans des boîtes dans des boîtes…

Ils auront raison ceux qui verront aussi dans la pièce cette envie qu'on a de vouloir changer de vie, ou de nous projeter ailleurs et en imitant d'autres personnes, en copiant des comportements qu'on nous prescrit, qu'on est prêts à croire pour des tas de raisons, certaines valables et d'autres à pleurer.

Et on aura raison de voir dans la partie japonaise du récit l'endroit où l'étrangeté apparaît le plus, pour nous rassurer sans doute sur nous-mêmes et notre apparente normalité rationnelle. Parce que quand les codes des autres nous échappent, on en rit ou on en a peur, puisqu'on ne les comprend pas.

Et ils auront raison, ceux qui taxeront l'auteur d'opportuniste parce qu'il raconte une histoire d'attentat dans un aéroport. Mais on aura aussi raison de ne voir dans cette histoire d'attentat - comme l'accident de voiture dans les séries - qu'un rebondissement classique de l'écriture dans les scénarios de films d'action. Et on aura quand même raison d'être mal à l'aise, quand on apprendra que l'auteur a écrit cela avant mars 2016.

Ils auront encore raison ceux qui diront que la pièce parle aussi de « l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductivité technique » au XXIème siècle. Que la numérisation permet de rappeler à la vie des figures disparues et de les faire jouer ce qu'elles n'ont jamais joué et que ce mouvement ne semble pas être prêt à s'arrêter. Et que donc poser la question : « qu'est-ce que la virtualité ? » appelle par conséquent et en creux cette autre question : « qu'est-ce que la réalité ? »
Et ils auront raison ceux qui diront que cette pièce parle d'avatars, de fantômes, de spectres numériques et autres, de croyance, de vérité et de mensonge.

Mais, comme le rabbin de l'histoire, ils seront bien obligés de constater que tout le monde a raison en voyant tout ça dans cette histoire, et que dans son vertige, la pièce arrive à poser avec élégance la question de ce qui nous fait vivre et de ce qui nous fait mourir, de ce à quoi on croit et de ce qui peut nous sauver du désespoir absolu.

Mais dire tout ça, c'est aussi ne rien dire, ou ce serait oublier de dire que la pièce, si elle est raisonnable, c'est à dire qu'on peut la raisonner et la réduire, est aussi déraisonnable, parce qu'elle est un jeu, et rien d'autre, et que le jeu, outre le formidable outil d'apprentissage qu'il est, apporte aussi une chose fondamentale à ses participants, acteurs et spectateurs : du plaisir.

Transquinquennal

Béa Borgers

Équipe

Texte : Rafael Spregelburd
Traduction française : Daniel Loayza
Mise en scène : Transquinquennal
Avec : Bernard Breuse, Miguel Decleire, Manon Joannotéguy, Stéphane Olivier, Mélanie Zucconi
Régie générale : Fred Op de Beeck
Scénographie & costumes : Marie Szersnovicz
Création lumière : Giacomo Gorini
Création son : Jean-François Lejeune, Raymond Delepierre
Conseiller vidéo : Arié Van Egmond
Management : Brigitte Neervoort
Assistanat mise en scène : Judith Ribardière
Stagiaires : Coline Fouquet, Lucille Streicher
Traduction surtitres : Saskia Hostens, Livia Cahn
Illustrations : Stéphane De Groef
Actrice enregistrement sonore : Sophia Leboutte
Actrice film japonais : Haini Wang
Merci à Luz Rodríguez Carranza.
Un spectacle de Transquinquennal, en coproduction avec le Kunstenfestivaldesarts et le Théâtre Varia, le Théâtre de Namur, le Théâtre de Liège et Mars - Mons arts de la scène, dans le cadre du 4A4. Avec la collaboration du Centre des Arts Scéniques, du jardin japonais d'Hasselt et le soutien de l'Ambassade d'Argentine.
L'Arche est agent théâtral du texte représenté. www.arche-editeur.com
Diffusion : Habemus Papam. www.habemuspapam.be

BONUS 1
« Transquinquennal, la dernière pièce du puzzle » par Thomas Depryck

Transquinquennal ne se prive d'aucune contradiction.
Transquinquennal ne se prive d'aucun paradoxe.
Transquinquennal ne se prive d'aucune audace.
Transquinquennal n'est jamais où on l'attend, ou presque.

Leurs créations, leur démarche s'apparente à une expérience de pensée à la manière du chat de Schrödinger (qui est à la fois mort et vivant dans sa boîte) ou de l'âne de Buridan (qui meurt à la fois de faim et de soif parce qu'il ne sait pas se décider entre l'avoine et l'eau) : elles mettent le doigt sur l'absurde, la schizophrénie ambiante et le problème de la (re)présentation de la réalité.

Ils pensent, anticipent et conceptualisent tout, jusqu'à leur propre fin (revendiquée, assumée, provoquée); et dans le même temps ils aspirent sans cesse à l'accident, à l'événement, au prisme qui va les faire peu ou prou dévier pour mieux aller là où ils devaient aller.

Ils font du théâtre, c'est incontestable. Leur spectre d'intervention est large, très large (il dépasse nettement le simple fait d'être sur scène, de jouer, de créer, etc.), mais surtout, ils sont un peu masochistes, parce qu'ils n'aiment pas ça, en fait, le théâtre.
Enfin pas vraiment.
Pas n'importe quel théâtre.
Alors ils créent des objets scéniques qui sont eux, mais qui ne le sont pas, et inversement, et qui repoussent les limites du genre.
Ils ne sont ni metteurs en scène, ni auteurs, ni acteurs, ni directeurs artistiques, ni administrateurs de compagnie, ni dramaturges, ils sont tout cela à la fois.
Ils abordent des textes d'auteurs contemporains (Savitzkaya, Blasband, Spregelburd, Piemme et Pourveur, Marie Henry, et bien d'autres, tous vivants) avec respect et liberté mais ils n'hésitent pas non plus, dans un grand écart assumé, à aller puiser sur le Net des choses absurdes et d'étranges du moments qu'elles peuvent devenir un élément de réflexion, et un sujet d'étonnement : enfants coréens en pleine performance, béatitude réjouie (et angoissante) d'un quidam face à un double arc-en-ciel, etc., qui sont, pour eux, autant de prétextes pour interroger la beauté, le bon et le mauvais goût.

Il y a au centre du collectif, semble-t-il, un immense éclat de rire, un rire kundérien, un humour corrosif et sans concession, qui ne s'éteint pas, même quand le grave déborde. Il ne faut pas se prendre au sérieux, mais il faut le faire sérieusement, il faut pousser les logiques jusqu'au bout et le faire avec méthode, c'est-à-dire à moitié n'importe comment, parfois. Un rire qui souvent se pose en parataxe sur un enchaînement de situations qui flirtent avec le non-sens, le jeu dans le non-jeu. Il y a quelque chose de l'Outrage au public de Peter Handke dans leur démarche, quelque chose qui se joue de tout, s'annule pour mieux exister, quelque chose qui met le doigt sur les engrenages rouillés du fonctionnement qui est le nôtre à tous les niveaux, mais en ayant en pointe de mire le divertissement (en évitant, en se moquant, évidemment, de la stupidité qui souvent l'accompagne).
On ne s'ennuie jamais avec Transquinquennal, ou alors c'est fait exprès.

Fondé en 1989 par Bernard Breuse et Pierre Sartenaer (qui s'est retiré ensuite), le collectif est composé aujourd'hui de Bernard Breuse, Stéphane Olivier, Miguel Decleire et Brigitte Neervoort. Ils fonctionnent comme une seule entité, une hydre à quatre têtes ou plus, selon qu'ils s'adjoignent l'une ou l'autre compagnie venue d'ici ou d'ailleurs. Ils ont travaillé en collaboration de nombreuses fois, avec Dito'Dito, avec (feu) le Groupe TOC, avec Tristero, et avec bien d'autres.

Chez Transquinquennal, le mot «collectif» prend toute son ampleur.
C'est à la faveur de discussions constantes et ininterrompues que naissent leurs spectacles, qui sont, en quelque sorte, des prolongations de réflexions entamées dans un collectif plus large encore, qui rassemble acteurs, performeurs et spectateurs. Mais peut-on dans leur cas, dans l'expérience qu'ils proposent sur scène, autant dans *Capital Confiance*, que dans *Quarante-et-un*, que dans *We Want More*, parler d'acteurs et de spectateurs? S'il y a bien une distinction géographique et physique, elle tend, en cours de représentation, à s'effacer, faisant du spectateur, qu'il le veuille ou non, un élément de l'événement en cours.
Ils n'hésitent pas à donner au public un pouvoir dont il est périlleux mais déterminant d'user en cours de représentation (notamment dans *Capital Confiance* où un bouton permet à un moment d'arrêter – véritablement – le spectacle).
Et les exemples foisonnent.
Dans *Zugzwang*, spectacle phare de la compagnie créé en 2002, clairement, les frontières sont purement et simplement abolies. Scène, salle et monde extérieur sont habités par des personnages dont les histoires se tissent au fil de la représentation, se nouent. Ce qui est proposé est une rencontre, un au-delà des conventions qui les prend en compte pour mieux les remettre sur le grill des évidences dramaturgiques.
Dans *We Want More* c'est l'instinct grégaire de la masse qui est sollicité, la répétitivité qui est interrogée, jusqu'à l'écœurement parfois, mais dans la joie. Le spectateur est à la fois complice et prisonnier de la représentation.
Avec *À vous de choisir*, ils ont poussé les curseurs très loin en proposant que la pièce, qui allait être créée au Théâtre de Liège en janvier 2016, soit sélectionnée par toute personne qui le souhaitait, par le biais d'un vote, parmi une liste préétablie, certes, mais sur laquelle tout restait à faire. C'est *Moby Dick – En répétition* d'Orson Welles qui a été «lauréate» et la pièce s'est montée en un temps record (six semaines pour la faire traduire, créer une scénographie, faire une mise en scène, répéter, etc.). C'est pour le moins casse-gueule, c'est pour le moins audacieux, c'est pour le moins un événement théâtral absolu en ce qu'il rend visible ce qui est ordinairement caché (cette baleine qu'on ne saurait voir?) : tout le processus (en tout cas sa représentation) qui sous-tend l'exercice d'une création théâtrale.

Transquinquennal, au fond, n'a de cesse de démontrer qu'il n'y a pas que le «résultat», le «produit» qui compte (même s'il ne faut pas le négliger bien entendu), mais qu'il s'agit d'un chemin, d'une expérience, d'un flirt avec le risque, une provocation maîtrisée. Au cœur de leur démarche, il y a souvent une contrainte, une contrainte stimulante, et un doute, une remise en cause de l'ordre établi.
Les choses sont-elles aussi limpides qu'on voudrait nous le faire croire?
Et comment on fait avec tout ce bordel?

Les questions qui traversent les créations de Transquinquennal sont aussi celles qui interrogent ce qu'est le théâtre aujourd'hui, ce qu'est la représentation, ce qu'est ce moment bien particulier, unique, non-reproductible ou presque, qui rassemble une équipe de comédiens-performeurs et un public dans un même espace-temps. De spectacle en spectacle, la forme est sans cesse mise en exergue, elle vitalise et irrigue les questions de fond qui sont traitées : quel impact la crise a-t-elle eu sur nous? Qu'est-ce que le beau? La guerre est-elle partout? Qu'est-ce que l'Europe? Qui sommes-nous? Où va-t-on? C'est quoi mourir?

Transquinquennal a aujourd'hui plus de 44 spectacles à son actif (dont *Zugzwang*, *Les B@lges, Chômage, Blind Date, Coalition, Capital Confiance, La Estupidez, Quarante-et-un, We Want More*, etc.), qui ont marqué, à leur manière, la création théâtrale francophone de leur empreinte.
Et quelques autres sont en préparation.
Les derniers, en fait.

La question qui préoccupe toute compagnie (ou toute personne engagée dans une démarche de création), au moins un peu (quand bien même ce n'est pas toujours simple à avouer, mais peu importe) est : «comment durer?»
Et cette interrogation porte en elle à la fois toute l'énergie nécessaire à toute entreprise de renouvellement permanent que devrait être toute pratique artistique, mais aussi tout le potentiel d'écrasement du désir, de nivellement par le «même», fût-il (ou fussent-ils?) inconsciemment et aveuglément mis en place.
Transquinquennal se propose pour les cinq années qui viennent de régler le problème de manière radicalement postmoderne en affirmant dans leur projet / programme «Changement à vue» (dossier pour un contrat-programme avec la FWB), vouloir mettre fin dès le 1er janvier 2023 à l'aventure qui les lie.
Après des décennies passées à lutter tant bien que mal contre la force centrifuge du conservatisme, ils envisagent dans la perspective de cet hara-kiri théâtral programmé, de trouver le chemin de la «sublimation», du «passage de l'état solide à l'état gazeux», d'ouvrir les portes toutes grandes vers le nouveau, fort du passé, et d'expérimenter enfin pleinement la fin de la représentation démarrée en 1989.
Et Transquinquennal ne sera alors plus.
Ou presque.
«Transquinquennal interprétera l'oubli».
Disent-ils.

Dans *La vie mode d'emploi*, Barthebooth meurt dans le dernier chapitre. En face de lui se trouve un puzzle, un puzzle presque complet, le dernier puzzle de son projet annoncé de destruction programmée de ses œuvres. Il manque juste une pièce. Le trou est en forme de X. Mais la pièce, la dernière pièce qu'il tient dans sa main, a une forme de W.
Ironie quand tu nous tiens.
L'illusion est partout.

Et Transquinquennal se marre.

Thomas Depryck
Avril 2017

Calendrier Transquinquennal

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE
11 → 14/05/2017: kunstenfestivaldesarts - Théâtre Varia, Bruxelles (BE)
11 → 13/10/2017: Théâtre de Namur, Namur (BE)
17 → 21/10/2017: Théâtre de Liège, Liège (BE)
25 → 27/10/2017: Mars, Théâtre le Manège, Mons (BE)
18 → 19/11/2017: Festival Next / Maison de la Culture de Tournai (BE)
07 → 21/12/2017: Théâtre Varia, Bruxelles (BE)
03/02/2018: 't Arsenaal, Malines (BE)

LA ESTUPIDEZ
19 → 21/07/2017: Festival Paris l'été, Paris Villette, Paris (FR)

ECOLE DES MAÎTRES
28/08/2017: Teatro San Giorgio, Udine (IT)
11/09/2017: Théâtre de la Balsamine, Bruxelles (BE)
15/09/2017: Teatro India, Roma (IT)
18/09/2017: Comédie de Reims, Reims (FR)
21/09/2017: Comédie de Caen, Caen (FR)
24/09/2017: Teatro Académico Gil Vicente, Coimbra (PT)

WE WANT MORE
02/08/2017: Festival Theater aan Zee, CC Grote Post, Ostende (BE)

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, PAR EXEMPLE en tournée

Plateau
11 x 11m

Montage
4 services (3 techniques, 1 raccords)

Équipe
9 personnes (5 acteurs, 3 techniciens, 1 administratrice de tournée)

Contacts

Transquinquennal asbl
Siège : Quai des Charbonnages 34, boîte 5, 1080 Bruxelles
Bureau et adresse de correspondance : LE BOCAL, Rue Van Eyck 11A, 1050 Bruxelles
www.transquinquennal.be

Production :
Brigitte Neervoort, administratrice
+32 475 96 25 18
info@transquinquennal.be

Diffusion :
HABEMUS PAPAM
Développement, production, diffusion de projets artistiques / Bruxelles
Cora-Line Lefèvre et Julien Sigard
+32 473 53 18 23
+32 498 43 95 98
www.habemuspapam.be
diffusion@habemuspapam.be